

UN HOMME DE DEVOIR ET D'ENGAGEMENT

• JACQUES CHIRAC •

C'est en 1973 que nous nous sommes rencontrés pour la première fois.

Philippe Séguin venait d'entrer au cabinet du président de la République comme chargé de mission pour l'Agriculture, les Sports et les Rapatriés.

J'étais ministre de l'Agriculture, depuis l'été 1972, et nous avons entretenu pendant une année des relations confiantes et efficaces au service de notre politique agricole sous l'autorité bienveillante du président Georges Pompidou.

En 1978, élu député des Vosges, il fut l'un des premiers de la nouvelle génération d'hommes politiques qui s'affirmèrent avec la création et la victoire du RPR.

Nous n'avons pas cessé, pendant trente années, de cheminer ensemble, de travailler de concert, de faire oeuvre commune ou de nous éloigner pour mieux nous retrouver.

J'en ai témoigné dans mes *Mémoires* en soulignant que la politique est aussi faite d'affectivité et que certains « se sentaient mal aimés ou incompris » par moi.

J'écrivais:

« Notre relation en a souffert, même si je lui ai toujours conservé estime et affection. Son caractère peut se révéler difficile, brutal, parfois même insupportable. Ceci n'en fait pas moins de Philippe Séguin, à mes yeux, un responsable politique de premier ordre, habité par des conviction gaullistes exigeantes et passionnées, et sachant les défendre avec force, courage et énergie. Un homme de devoir et d'engagement, soucieux du bien public et foncièrement attaché au service de l'État. (1) »

En effet, j'admirais d'emblée son action au service des Vosges, et d'Épinal en particulier, dont il fut un maire actif et entreprenant, faisant de sa ville un modèle pour le sport, la culture et l'éducation.

Son influence à l'Assemblée nationale, ses convictions gaullistes et son ouverture d'esprit me conduisirent tout naturellement à lui confier le ministère des Affaires sociales et de l'Emploi dans le gouvernement que je dirigeais en 1986.

C'est après la défaite à l'élection présidentielle de 1988 que commença à se manifester entre nous une certaine incompréhension, traduite par des divergences politiques.

Ainsi en alla-t-il de la tentative, en 1990, de changer la direction du RPR. Mais il y eut des périodes de grande complicité.

Ainsi, quand il fut élu président de l'Assemblée nationale, fonction qu'il occupa avec talent et imagination.

La force de ses engagements et son courage politique lui firent souvent mener les mêmes combats que ceux auxquels je me consacrais.

Quand il dénonça un « Munich social » en 1993 ; quand il refusa, alors président du RPR, les suffrages du Front national pour conserver des présidences de régions en 1998 ; quand, avant tout, il fut à mes côtés pour mener campagne contre la fracture sociale et prit une part déterminante à mon élection à la présidence de la République en 1995.

Quand il décida avec désintéressement de quitter la vie politique en 2002, j'ai souhaité qu'il puisse continuer à servir notre pays: c'est pourquoi je l'ai désigné comme représentant de la France à l'Organisation internationale du travail, pour enfin le nommer premier président de la Cour des comptes. Il remplit admirablement cette haute fonction et donna à cette institution, à laquelle je suis très attaché, un rôle et une audience sans précédent.

De tout cela, je veux lui rendre hommage et souligner à nouveau son talent, son indépendance, sa vision, qui l'ont rendu tout à la fois incommode et indispensable.

Je sais ce qui a fait de Philippe Séguin un homme politique hors du commun: c'est son amour pour l'histoire de notre nation et pour une approche exigeante de la République.

Au-delà du responsable politique et de sa stature publique, je veux enfin évoquer l'homme libre, affectueux, complice, plein d'attention et d'humour. J'ai sous les yeux le petit mot manuscrit qu'il m'a envoyé le 6 novembre 2009 pour me remercier très amicalement de lui avoir envoyé mon livre de mémoires ; il le termine par le post-scriptum suivant: • Une question néanmoins: où diable as-tu été chercher. .. que j'avais mauvais caractère? » Je lui ai immédiatement téléphoné pour lui jurer que l'idée n'était pas de moi...

J'ai toujours en mémoire son grand rire au téléphone. C'est la dernière fois que nous nous sommes parlé. Il me manque.